

n'étaient pas les vrais représentants du peuple, qu'ils étaient seulement « les Caliphes d'une heure qui passait ».

Instinctivement, je cherchai les maîtres de l'avenir, les hommes des soviets sortis directement des tranchées, des usines et des fermes. Ces soviets avaient surgi dans presque chaque armée, chaque cité et chaque village de Russie. Ils existaient sur un sixième de la surface de la terre ; ces soviets locaux venaient d'envoyer leurs délégués à Péetrograd, au Premier Congrès des Soviets de toutes les Russies.

*Le premier congrès des Soviets de toutes les Russies.*

Je trouvai le Soviet réuni à l'École militaire. Une inscription relatant que « Sa Majesté Impériale Nicolas II » avait honoré ce lieu de sa présence le 28 janvier 1916 se trouvait encore sur les murs, seule relique d'un passé brillant.

Les officiers galonnés d'or, les courtisans souriants et les laquais avaient été balayés des salles ; Sa Majesté Impériale le Czar était parti, Sa Majesté républicaine la Révolution régnait ici maintenant, acclamée par des centaines de délégués en blouses noires ou en uniformes khaki.

Il y avait là des hommes venus de tous les coins de la terre. De l'océan Arctique glacé au brûlant Turkestan, on avait convoqué des Tartares aux yeux bridés et des Cosaques aux cheveux blonds, des Petits et des Grands-Russiens, des Polonais, des Lettons et des Lithuaniens, toutes les tribus et toutes les langues et tous les costumes. Il y avait des délégués des mines, des forges et des fermes portant l'empreinte de leur dur travail, des soldats des tranchées portant les cicatrices de leurs blessures, et des matelots au teint bronzé venus des cinq flottes de la Russie ; il y avait des révolutionnaires de Mars, sans couleur et paisibles avant la révolution de Mars qui renversa le czar de son trône, maintenant enduits d'une

teinte de rouge révolutionnaire et s'appelant socialistes. Il y avait les vétérans de la Révolution restés fidèles à la Cause à travers de longues années de faim, d'exil et de Sibérie, éprouvés par la souffrance.

Cheedzee, le président du Congrès des Soviets, me demanda pourquoi j'étais venu en Russie. « Officiellement, comme journaliste », lui dis-je, « mais la vraie raison est la Révolution. Ce fut irrésistible. Elle m'attira comme un aimant. Je suis ici parce que je ne pouvais être ailleurs. »

Il me demanda de parler au Congrès. Les *Isvestia* du 8 juillet ont relaté mes paroles comme suit :

« Camarades, je vous apporte le salut des socialistes d'Amérique. Nous n'aurons pas l'audace de vous dire comment se fait une révolution. Nous sommes ici plutôt pour apprendre sa leçon et pour exprimer notre admiration devant vos grands exploits. Un sombre nuage de désespoir et de violence était suspendu au-dessus de l'humanité et menaçait d'éteindre le flambeau de la civilisation dans des ruisseaux de sang. Mais vous vous êtes levés, camarades, et le flambeau a brillé de nouveau, vous avez excité partout, en tous les cœurs, une foi nouvelle en la liberté.

» Égalité, fraternité, démocratie, sont de grands et beaux mots. Pour des millions de chômeurs, ils ne sont que des mots. Pour les 160.000 enfants affamés de New York, ils ne sont que des mots vides de sens ; pour les exploités de France et d'Angleterre, ils sont des mots ironiques. Votre devoir est d'obtenir que ces mots deviennent une réalité.

» Vous avez fait la révolution politique. Délivrés de la menace du militarisme allemand, vous devez maintenant faire la Révolution.

» Alors les travailleurs du monde ne regarderont plus vers l'Ouest, mais vers l'Est, vers la grande Russie, vers le Champ de Mars, ici, à Péetrograd, où gisent les premiers martyrs de votre Révolution.